

Pierre Berthiaume

**PRÉVOST
TRADUCTEUR DE FRANCES SHERIDAN**



Frances Sheridan

Source : dans Annie Rivara (recueil préparé par), *La Traduction des langues modernes au XVIII^e siècle ou « La Dernière Chemise de l'amour »*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 57-84.

PRÉVOST TRADUCTEUR DE FRANCES SHERIDAN

Pierre BERTHIAUME

Dès leur parution, en 1761, les *Memoirs of Miss Sidney Bidulph. Extracted from her own Journal*¹ eurent droit à la faveur du public et, l'année suivante, deux traductions françaises du roman voyaient le jour. L'une était due à la plume de Jean-Baptiste-René Robinet², l'autre à celle de l'abbé Prévost, qui modifia toutefois le titre du roman : *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu, Extraits du Journal (sic) d'une jeune Dame*³.

La modification n'est pas gratuite ; elle atteste l'importance que Prévost accorde à la question morale, comme le montre, encore, son « avertissement » : « Quelque jugement qu'on porte, & de l'entreprise & du succès » de l'ouvrage, écrit-il, on reconnaîtra à son auteur « de l'invention, c'est-à-dire, cette force créatrice, qui sait tirer d'elle-même le fond, l'ordonnance & les couleurs d'un Tableau, & qui fait une des premières propriétés du génie ». Puis il ajoute qu'on « ne lui refusera pas non plus l'art d'intéresser par des peintures nobles & touchantes, dont la source naturelle est dans un cœur sensible & généreux, qui ne peut être conçu sans bonté⁴ ».

¹ Selon le Catalogue de la British Library, l'ouvrage de Frances Sheridan parut à Dublin, chez G. Faulkner, en 2 volumes. Une « Second Edition », qui comporte un volume de plus, est publiée la même année à Londres chez R. et J. Dodsley. Selon Patricia Köster et Jean Coates Cleary, le roman, publié simultanément à Dublin (G. Faulkner) et à Londres (Dodsley) en mars 1761, comprenait les trois volumes, mais en juillet de la même année, l'éditeur londonien faisait paraître une édition révisée du roman (voir « Select Bibliography », dans F. Sheridan, *op. cit.*, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. xxxviii).

² *Mémoires de Miss Sidney Bidulph, extraits de son journal et traduits de l'Anglois*, Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1762, 3 vol. Une note du Catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale attribue la traduction à J.-B.-R. Robinet. Celui-ci a traduit la première édition du texte anglais, qui comporte plusieurs erreurs de chronologie.

³ *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu, Extraits du Journal (sic) d'une jeune Dame*, Cologne, s. é., 1762, 4 vol. Selon le Catalogue de la Bibliothèque nationale, l'ouvrage a, en réalité, été publié à Paris. Prévost a traduit l'édition « révisée » du texte, comme le montre la chronologie du récit, Frances Sheridan ayant rectifié les dates des lettres de son héroïne pour la « seconde » édition parue à Londres.

⁴ « Avertissement », I, iij. A l'avenir, S, suivi de la page, renverra à l'édition moderne de l'ouvrage sous la direction de P. Köster et de J. Coates Cleary (Oxford University Press, 1995), qui reproduisent le texte « révisé » paru à Londres en 1761 ; P, suivi du tome, en chiffres romains, et de la page, en chiffres arabes (ou en chiffres romains minuscules dans le cas de l'« avertissement »), renverra à la traduction de Prévost ; R, suivi du tome, en chiffres romains, et de la page, en chiffres arabes, renverra à la traduction de Robinet. Rappelons que la traduction de Prévost comprend quatre volumes au lieu des trois de l'édition anglaise. Enfin, sauf indication contraire, c'est l'auteur qui souligne.

A ses yeux, l'auteur appartient à cette cohorte d'écrivains anglais qui, « désespérant de rappeler leurs Compatriotes au goût de la vie réglée, par des Sermons & des Traités de Morale, se flattent que des images plus douces de devoir & de vertu, tracées par des Peintres sages, qui savent tirer parti de leur imagination & du sentiment » pourront les ramener à la pratique de la vertu⁵.

L'intérêt du Prévost pour la question morale n'est pas sans conséquence sur sa traduction. En même temps qu'il suit de très près le texte anglais, au point de commettre nombre d'impropriétés, il ne laisse pas de le modifier pour en faciliter la lecture, pour en atténuer le réalisme, voire pour en transformer la forme et le sens.

A lire les *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, on peut avoir le sentiment que Prévost s'est souvent contenté de traduire littéralement le texte anglais. Pour preuves, les nombreuses incorrections qui jalonnent sa traduction, surtout dans le premier volume. « Fie, my dear (said my good *literal* parent) a *great deal* is not necessary » (S, 14), lit-on en anglais. « Ma mère, trop littérale, m'a coupé la voix : Fi, Sidney ; avec un homme tel qu'on nous le représente, beaucoup n'est pas nécessaire », traduit Prévost⁶. « Mrs Vere delivered her sentiments » (S, 82), observe Sidney ; elle « a donné ses sentiments », écrit Prévost⁷. La même volonté de suivre de près le texte de Frances Sheridan pousse Prévost à traduire littéralement un proverbe anglais au lieu de citer le proverbe français correspondant⁸. Prévost suit de si près le texte anglais qu'il

⁵ « Avertissement », I, iv. La thèse de Prévost n'a rien d'original. Dès la parution du roman, plusieurs critiques ont souligné son intérêt moral. Sur cette question, voir J. Coates Cleary, « Introduction », dans F. Sheridan, *op. cit.*, p. xi-xiii. A noter que Prévost doute du résultat : « Malheureusement, on ne nous dit pas encore qu'ils aient tiré de grands fruits d'une si belle entreprise » (« Avertissement » I, iv).

⁶ P, I, 12. En anglais, l'adjectif a le sens de « Following the letter, or exact words » (Samuel Johnson, *A Dictionary of the English Language*, New York, 1979, réimpression de l'édition de 1755). L'adjectif peut, à la limite, qualifier une personne et, dans le texte anglais, il est en italiques, pour signifier sans doute que Sidney emploie le terme de façon néologique. En français, autant chez Furetière (« Qui est suivant la lettre, qu'on prend au pied de la lettre », *Dictionnaire Universel*, 1690) que chez Prévost (« Mot formé de lettre, pour signifier simple & exact, surtout lorsqu'il s'agit de traduction d'une langue dans une autre », *Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde*, Paris, Didot, 1755), l'adjectif ne saurait qualifier une personne, comme le montrent, du reste, les exemples d'utilisation du terme dans les deux dictionnaires. Pour sa part, Robinet écrit : « Eh ! Fi donc, ma chère, repart (*sic*) ma bonne petite maman : beaucoup est superflu » (R, I, 27-28).

⁷ P, I, 209-210. Robinet écrit : « Mistris Vere m'exposoit son sentiment » (R, I, 221-222).

⁸ « Many things, added she gravely (for she has a great veneration for old sayings) fall out between the cup and the lip » (S, 30), lit-on dans le texte anglais. « Combien de choses, a-t-elle ajoutée gravement, car elle a beaucoup de vénération pour les vieux proverbes, peuvent arriver entre le verre & la levre ? » (P, I, 57), traduit Prévost. Un peu plus bas, à deux reprises, le même proverbe (S, 95 et S, 451), est traduit légèrement différemment : « j'avois cent choses à faire ; & suivant le proverbe de ma Mere, combien n'en peut-il pas survenir entre le verre & les levres ? » (P, I, 246) ; « bien des choses peuvent arriver entre le verre & les lévres » (P, IV, 299). En français, le proverbe, recensé dès le XVI^e siècle, est légèrement différent : « il

commet parfois des barbarismes, par exemple en reprenant en français un terme dans son acception anglaise⁹, ou encore en adoptant la syntaxe anglaise¹⁰. Soit qu'il travaille vite, sans trop se soucier de la qualité de la langue, soit qu'il entende serrer de près le texte anglais¹¹, Prévost parsème sa traduction d'un nombre important d'incorrections.

Mais en même temps, il ne laisse pas d'adapter le texte¹², notamment afin de l'éclairer. Ainsi, il indique dans quel port débarque George, le frère de Sidney, au retour de son voyage sur le continent. Si un lecteur anglais peut se contenter d'un bref « is landed » (S, 12), le lecteur français ne peut deviner où le navire jette l'ancre. Et Prévost de préciser que George « est descendu à Douvres¹³ ». Quand, dans le récit de Sidney, « Mr Arnold is arrived in town » (S, 163), il arrive « à Londres », en français¹⁴. Le « single shilling », que lady Grimston refuse à M. Vere (S, 73), ou la « cross » de M. Warner (S, 375) deviennent « un sou », chez Prévost (P, I, 183 et IV, 88), alors que Robinet conserve le terme « shelin » (R, I, 195, et III, 169). Tout en respectant la chronologie du roman¹⁵, Prévost omet cependant de signaler la date de « January

arrive beaucoup de choses entre la bouche et le verre » (Claude Duneton, en collaboration avec Sylvie Clavel, *Le Bouquet des expressions imagées. Encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française*, Paris, Seuil, 1990, p. 630. Nous soulignons). Robinet choisit un autre proverbe : « de la main à la bouche, se perd souvent la soupe » (R, I, 71). Plus bas, il produit une version légèrement différente du proverbe : « de la main à la bouche tombe souvent la soupe » (R, I, 257).

⁹ « Lady Grimston is extravagantly rigid in her notions », observe Sidney (S, 61). « Milady Grimston est tout à la fois, rigide à l'excès dans ses notions », traduit Prévost (P, I, 150). En anglais, le substantif a trois sens au XVIII^e siècle : 1- « Thought ; representation of anything formed by the mind ; idea ; image ; conception » ; 2- « Sentiment ; opinion » ; 3- « Sense ; understanding ; intellectual power » (S. Johnson, *A Dictionary*, 1755). En français, le terme signifie une « Idée qu'on se forme en son esprit de quelque chose », selon Furetière, qui produit les exemples suivants : « Je n'ay qu'une *notion* confuse de cette affaire. On appelle *notions communes*, ce qui est du sens commun, ce que tout le monde conçoit de la même manière » (*Dictionnaire Universel*, 1690). Dans le texte anglais, le sens du mot correspond à la seconde acception : « sentiment ; opinion », comme le suggère la traduction de Robinet, qui s'éloigne toutefois quelque peu du texte original : « on donne pourtant l'avantage à Lady Grimston, tant pour l'austérité des mœurs que pour celle des sentiments » (R, I, 163).

¹⁰ Arnold, « is about thirty », écrit Sidney (S, 79). Il « est d'environ trente ans », traduit Prévost (P, I, 200). « C'est un homme d'environ trente ans », écrit Robinet (R, I, 212).

¹¹ Cela pourrait expliquer qu'il ne traduise pas les vers de Thomas d'Urfey, cités par un invité de lady Grimston. Prévost reproduit le texte anglais (voir S, 63 et P, I, 157). Robinet propose une traduction du texte (voir R, I, 169).

¹² J. Coates Cleary qualifie le travail de Prévost de « translation-adaptation » (« Introduction », dans F. Sheridan, *op. cit.*, p. xiii).

¹³ P, I, 5. Plus tard, alors qu'ils gagnent le continent, Faulkland et Mme Gerrarde « landed », sans autre précision, dans le texte anglais (S, 186). Ils arrivent « à Calais », en français (P, II, 215). Dans les deux cas, Robinet a recours au verbe « débarquer », sans indication de lieu (R, I, 21, et II, 94).

¹⁴ P, II, 152. Robinet se contente d'écrire : « Monsieur Arnold est en ville » (R, II, 31).

¹⁵ On peut relever plusieurs erreurs, mais le plus souvent il s'agit de coquilles, les chiffres étant, par exemple, intervertis.

10, 1703-4 », intelligible uniquement à un lecteur familier avec le calendrier Julien, en usage en Angleterre jusqu'en 1752¹⁶.

Prévost modifie aussi patronymes et toponymes, autant pour rendre compte de la prononciation anglaise que pour adapter la terminologie à l'oreille française¹⁷. Ainsi Faulkland, le personnage sans doute le plus important du roman après Sidney, devient-il Falkland en français, M. Arnold, le mari de Sidney, M. Arnil et Mlle Burchell, Mlle Burchill, Prévost traduisant phonétiquement les noms anglais. Dans le cas de Mme Gerrarde, appelée Mme Goring, en français, c'est peut-être pour ne pas choquer ses lecteurs que Prévost lui donne un nom à sonorité anglaise, Mme Gerrarde étant une femme fort peu recommandable¹⁸. Pour ne pas dérouter ses lecteurs, Prévost adapte les noms de rue anglais en leur trouvant des équivalents français¹⁹, voire omet un renseignement topographique : la belle-sœur de Sidney

had dined one day in the city, and was returning home to her lodgings in York-building in a hackney-coach, that the driver, by his carelessness in coming the Strand, had one of his forewells taken of by a waggon (S, 108).

Un lecteur anglais peut sans doute, sans trop de difficultés, suivre le trajet de la femme. Tel n'est pas le cas d'un lecteur français, peu familier avec Londres et qui ignore même ce que recouvre le terme « city ». Aussi Prévost, quitte à sacrifier en partie le réalisme de la scène, traduit-il l'itinéraire de façon vague : « un jour qu'elle avoit dîné loin de sa maison, & qu'elle y retournoit vers le soir, dans un carrosse de louage, le Cocher heurta si violemment contre une charrette²⁰ » (P, II, 4) qu'une roue se détacha.

C'est sans doute aussi pour faciliter l'intelligence du roman que Prévost ajuste certaines coutumes britanniques aux mœurs françaises. Alors que, dans le texte anglais, un père accompagne

¹⁶ Voir S, 107, et P, II, 2. Par contre, Prévost ne corrige pas la date du 30 février, une erreur de Frances Sheridan lorsqu'elle a rectifié la chronologie du roman et décalé la lettre d'un mois, de janvier à février, sans corriger le quantième (voir S, 380 et P, IV, 102).

¹⁷ Robinet conserve patronymes et toponymes originaux.
¹⁸ Dans la même ligne de pensée, Prévost passe sous silence une critique de Faulkland au sujet du vin français. « The wine was excellent : not that poor sort which is commonly drunk in France », écrit-il à George (S, 205). Prévost ne retient que la première partie de la phrase (« le vin étoit excellent ») et omet la suite du texte (P, II, 270). A l'instar de Prévost, Robinet omet la critique à l'endroit du vin français (R, II, 154). Par contre, on peut se demander pourquoi Pivet, un valet de chambre, devient Pernol dans la traduction de Prévost.

¹⁹ Par exemple, St Alban street (S, 152) devient la rue Sainte-Anne (P, II, 122). Elle porte le nom de « St. Auban » dans le texte de Robinet (R, I, 412).

²⁰ P, II, 4. Traduction de Robinet : « Elle avoit dîné un jour chez une de ses connoissances, & revenoit le soir dans un fiacre à York-building, où elle avoit des appartemens. Le cocher mal-adroit en venant le long du rivage, s'accrocha à une charrette, où il brisa une de ses roues de devant » (R, I, 294). La traduction, plus littérale, est à peine plus précise que celle de Prévost sur le plan topographique.

son fils en voyage par tendresse²¹, c'est « pour lui tenir lieu de Gouverneur » qu'il le fait en français²². Les conventions sociales demeurent si présentes dans l'esprit de Prévost que Sidney, si surprise soit-elle par une question de sa mère, s'efforce de « composer [son] visage » en même temps qu'elle répond²³. Rien de tel dans le roman anglais. Sidney répond à sa mère sans songer à son apparence²⁴. Dans le texte original, l'impérieuse lady Grimston, tout en projetant le mariage de sa fille, « had never condescend to talk to [her] on the subject » (S, 67) ; en français, lady Grimston « n'avoit pas encore eu l'indulgence de s'expliquer » avec sa fille²⁵. Il arrive même à Prévost de laisser libre cours à ses préjugés. A la fin du roman, Cecilia observe que Sidney avait « an admirable understanding, and an enlarged mind » (S, 466). Prévost prête à Sidney « un admirable jugement, un esprit fort étendu, & des lumieres extraordinaires pour son sexe²⁶ » (P, IV, 335). Sur un tout autre plan, la « villa » de Mme Gerrarde, appelée « Ashby », en anglais (S, 123), perd son nom au profit de la « petite Terre [qui] se nomme Ashby » (P, II, 41). Si, en Angleterre, une maison porte un nom, en France, c'est à la terre que revient cet honneur²⁷. Plus bas, « Sidney Castle » devient le « château de Treham », peu de châteaux en France portant le nom de leur maître²⁸. Autre ajustement, amusant : si George et sa femme, lady Sarah, boivent du « tea and chocolate » au déjeuner (S, 359-360), ils boivent du « Chocolat & du Caffé », en français²⁹. Rappelons enfin que Prévost modifie les formules de politesse à la fin des lettres. Par exemple, en anglais, George termine les lettres qu'il envoie à sa mère par un « I am, Madam, Your affectionate son, And most obedient servant » (S, 90), en français, il écrit : « Je demeure avec un profond respect, Madame, votre &c³⁰ ».

Les questions de bienséance ne sont pas sans poser quelques difficultés au traducteur. Malade et sans nouvelle de Faulkland, Sidney « called Ellen to [her] bedside » (S, 37). Cette promiscuité

²¹ « My father thought of sending him abroad, but his fondness for him made him resolve to accompany him himself » (S, 8).

²² P, I, xix. Ajout absent chez Robinet (voir R, I, 12).

²³ « J'étois dans un si grand étonnement, qu'à peine savois-je ce que je devois répondre... Madame, lui dis-je, en m'efforçant de composer mon visage » (P, I, 42).

²⁴ « Indeed, I was so astonished, that I scarce knew what answer to make ; but replied, Madam » (S, 42).

²⁵ P, I, 168. Robinet écrit : « Ma mere n'eut point la foiblesse de me parler à ce sujet » (R, I, 180).

²⁶ P, IV, 335. Ajout absent, bien sûr, chez Robinet (R, III, 392).

²⁷ D'ailleurs Robinet adapte le texte comme le fait Prévost : voir R, I, 333.

²⁸ Cette fois, Robinet retient le nom anglais : « Sidney-Castle » (R, II, 326).

²⁹ P, IV, 53. Chez Robinet, ils boivent du « thé & chocolat », comme en anglais (R, III, 129-130).

³⁰ P, I, 232. Robinet préfère traduire littéralement la formule de politesse anglaise : « Je suis Madame Votre affectionné fils & très-obéissant serviteur » (R, I, 243).

gêne Prévost, qui oblige la domestique à se tenir à une distance respectueuse de sa maîtresse : en français, Sidney se contente de faire « approcher [la] femme de chambre de [son] lit³¹ ». Au cours d'un repas chez Milady V..., Faulkland, « after a few more indifferent questions, [...] took a dish of coffee, and retired with it to a window » (S, 128). Sans doute l'idée que Faulkland se serve lui-même choque-t-elle Prévost : en français, Faulkland « reçoit » son café³². C'est peut-être aussi par souci de respecter les bienséances ou les habitudes des lecteurs français que Prévost omet de traduire les noms des domestiques : dans le texte anglais, presque tous les serviteurs qui paraissent sur scène portent un nom, ou plutôt un prénom ; dans la traduction de Prévost, ils ne sont souvent désignés que par leur fonction. Par exemple, Frank, le valet d'Arnold (S, 163), n'est présenté que sous son titre³³. Sur un autre plan, les personnages surveillent davantage leurs propos en français qu'en anglais. « Poor Orlando », s'écrie Sidney lorsqu'elle apprend qu'il a engrossé Mlle Burchell et qu'il l'a abandonnée (S, 60). « Pauvre fugitif », lit-on en français (P, I, 145, et R, I, 159). Quand Sidney critique sa mère, en anglais, elle le fait ouvertement : « my mother's piety, genuine and rational as it is, is notwithstanding a little tinctured with superstition », écrit-elle à Cecilia (S, 60). En français, l'observation est faite « entre nous » et le jugement de Sidney demeure confiné à la relation intime qu'elle entretient avec son amie³⁴. A un autre moment, Sidney, en colère contre son frère, le qualifie de « Monstruous » (S, 383). Injure malséante dans la bouche d'une jeune fille bien éduquée : en français, Sidney ne s'en prend pas à son frère, mais à ce qu'il a dit : « Horrible peinture ! », s'écrie-t-elle au sujet de la description qu'il fait de Mlle Burchell³⁵. Prévost est si sensible aux questions de bienséance qu'il intervient même dans le récit. M. Warner, le cousin de Sidney, a des manières brusques. Un jour qu'il tient des propos sarcastiques à Sarah, la femme de George, Sidney se contente de rapporter ses propos sans les commenter (S, 389). Prévost ne résiste pas à la tentation de juger les manières du personnage et il qualifie son « compliment » d'« Américain³⁶ ». Que dire enfin d'une

³¹ P, I, 78. Robinet écrit : « j'ai appelé Ellen auprès de mon lit » (R, I, 93).

³² « Après quelques discours de même mouture, il a reçu son café, & s'est retiré vers une fenêtre » (P, II, 56). Robinet, qui suit de près le texte anglais, écrit : « Après quelques propos plus indifférens, il prend une tasse de Caffé, & va se mettre près d'une fenêtre » (R, I, 348). Certes, on peut penser que Faulkland « prend » une tasse de café du plateau qu'un serviteur lui présente, mais Prévost fait en sorte d'éviter toute ambiguïté.

³³ P, II, 152. Robinet produit les prénoms des domestiques, comme en anglais.

³⁴ « Entre nous, Cécile, la piété de ma mere, toute sincere & toute raisonnable qu'elle est en elle-même, n'est pas sans une petite teinture de superstition » (P, I, 147). Ajout absent de la traduction de Robinet (R, I, 160).

³⁵ P, IV, 113. Pour sa part, Robinet qualifie George de « monstre » (R, III, 190).

³⁶ P, IV, 129. Ajout absent de la traduction de Robinet (R, III, 204).

omission de Prévost ? Sidney rappelle, après le décès de son mari, qu'il lui reprocha un jour de négliger ses travaux de broderie pour la lecture d'Horace (S, 356). Sans doute Prévost juge-t-il inconvenant qu'une jeune et vertueuse épouse lise cet auteur : il omet l'allusion au poète latin (P, IV, 33), ce que ne fait pas Robinet (R, III, 121).

En outre, Prévost intervient parfois pour expliciter certains aspects de l'intrigue ou pour éclairer une situation. Dans le texte original, l'ami de l'« Editor » « paid annually a visit to his mother », qui réside à la campagne (S, 5) ; chez Prévost, c'est « depuis son établissement à Londres » que le jeune homme rend annuellement visite à sa mère³⁷. Invité à s'installer chez sa mère, après son retour de voyage, George « accepted the invitation, after making some slight apologies about the inconvenience of having so many servants : this however was soon got over » (S, 13), écrit Sidney. « Il s'est hâté d'accepter l'invitation, avec quelques legeres excuses sur le nombre de ses domestiques, dont il craignoit de l'incommodité pour nous. L'obstacle ne pouvoit nous arrêter. Ainsi mon frere devint notre hôte » (P, I, 8), écrit Prévost, qui leste le récit de Sidney d'une explication absente du texte original³⁸. Plus bas, il modifie à nouveau le texte afin de le rendre plus intelligible. Alors que Sidney explique que sa mère exerce une autorité « despotique » sur elle, elle ajoute : « and had I even inclined to dissent from her judgment in a matter of this importance, it would have been to no purpose ; but this was really far from my thoughts » (S, 50). Prévost traduit : « & que sur une affaire de cette importance, il m'auroit peu servi d'être d'un avis différent du sien, comme il pouvoit m'arriver, si je n'eusse consulté que mon inclination : mais réellement, rien n'étoit plus éloigné de ma pensée » (P, I, 114). Prévost souligne l'opposition entre l'autorité parentale et l'« inclination » de la jeune fille³⁹. Dans le compte rendu de son séjour en France, Faulkland raconte : « I stepped to my escrutoir while I was speaking » (S, 201). Prévost remplace le substantif par l'exposé de son contenu : « je me levai sur le champ », raconte Faulkland, « & j'allai prendre une plume, de l'encre & du papier⁴⁰ ».

³⁷ P, I, vij. Ajout absent du texte de Robinet (R, I, 1).

³⁸ Robinet, qui suit de près le texte anglais, écrit : « il a accepté l'invitation. Il a seulement dit qu'il seroit fâché que le grand nombre de ses domestiques ne nous incommodât : cela n'a point fait de difficulté » (R, I, 24).

³⁹ Ce que ne fait pas Robinet : « & si j'avois paru tant soit peu résister dans une occasion de l'importance de celle-ci, elle ne me l'auroit jamais pardonné ; je n'avois garde de le faire » (R, I, 130).

⁴⁰ P, II, 257. Pourtant, le terme « écritoire » était usité, si l'on se fie à Alain-René Lesage : voir *Le Diable boiteux*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1906 (1726), chap. XVII, p. 281. A noter que Robinet remplace lui aussi le terme écritoire par l'exposé de son contenu (R, II, 140).

Enfin, Prévost oriente parfois l'interprétation à donner aux événements. Lorsque Sidney rapporte la scène au cours de laquelle sa mère fait envisager à Mlle Burchell la possibilité d'épouser Faulkland, elle se contente de rappeler la réplique de cette dernière : « Ah, madam ! said she, but Mr Faulkland is a great way from me ». Le contexte montre que Sidney se méfie de l'honnêteté de la jeune femme, mais rien dans son propos ne le manifeste. Prévost produit un indice, absent du texte anglais : « Ah, Madame, (aussi vivement que si sa réplique eût été prête) M. Falkland est fort loin d'ici⁴¹ ». Autre exemple : alors que M. Warner évoque devant Sidney les péripéties de son retour à Londres, il interrompt brusquement son récit :

He stopped, and sipped his coffee for some time without speaking.
And did you see him, Sir ? (S, 359)

En traduisant ce passage, Prévost ajoute une explication de son cru :

Mon nouveau Cousin s'est arrêté, & s'est mis à prendre son Caffé, sans dire un mot. Ma curiosité a pris feu.
Hé, le vites-vous, Monsieur ?⁴²

Plus bas, M. Warner tente de persuader Sidney d'épouser Faulkland, alors en proie à un délire suicidaire. « Oh, Sir, cried [Sidney], leave him not to himself ». Tout en traduisant la réplique de la jeune femme, Prévost ajoute une phrase : « De quels efforts, ma Cecile, n'avois-je pas eu besoin pour me contenir ? Ah, Monsieur, me suis-je écriée, ne l'abandonnez pas à lui-même !⁴³ ». Ces ajouts de Prévost ne modifient pas le sens de la diégèse ; ils visent à l'éclairer et assument, en quelque sorte, une fonction métanarrative.

*

Mais certaines interventions de Prévost sont plus lourdes de conséquences, notamment celles qui portent sur le réalisme du roman, pourtant discret. Sans doute par crainte de heurter la sensibilité des lecteurs français, Prévost n'hésite pas à édulcorer le texte anglais et à en expurger les termes un peu vulgaires. Le mot « rake », une abréviation de « rakehell » (S, 12), est gommé⁴⁴. Au

⁴¹ P, III, 14. Parenthèse absente du texte de Robinet (R, II, 247).

⁴² P, IV, 42. Ajout absent chez Robinet (R, III, 129).

⁴³ P, IV, 274. Comme dans les cas précédents, l'ajout est absent du texte de Robinet (R, III, 333).

⁴⁴ « I will make a rake of you », prévient la mère de Sidney (S, 12). « Il faut sortir plus souvent » (P, I, 6), écrit Prévost, au lieu de traduire le mot par « petite libertine », comme le fait

moment de l'arrivée de son frère, Sidney s'exclame : « What a clutter has his arrival made ! » (S, 13). « Que de mouvement son arrivée a causé dans la maison », traduit Prévost (P, I, 7), qui enlève au texte toute sa verdeur⁴⁵. Plus bas « a fop » (S, 18) se transforme en « homme du monde⁴⁶ », ce qui atténue le jugement irrévérencieux de Sidney à l'endroit de Faulkland, tout comme l'imagé « coxcomb⁴⁷ » devient « le Sot » (P, I, 45), sous la plume délicate de Prévost. Au lieu du terme figuré, le lecteur français a droit à un modèle abstrait sorti tout droit des « Caractères » d'un moraliste mondain⁴⁸. « The vile wretch », qu'est M. Ware (S, 400), s'atténue en « indigne homme » (P, IV, 158), sous la plume de Prévost, ce qui est tout de même moins fort que le substantif « infâme », dont use Robinet (R, III, 228). La délicatesse de Prévost est telle que même le mot « trivial » (S, 9) ne trouve pas grâce à ses yeux et qu'il le remplace par l'adjectif « léger » (P, I, xxj), effectivement moins trivial⁴⁹.

A lire la version française du roman, on peut avoir le sentiment que ce sont toutes les menues activités de la vie quotidienne qui gênent Prévost. Chez lui, on ne dessert pas la table⁵⁰ et les objets de la vie courante disparaissent en partie. Alors que, dans le texte anglais, un chirurgien « had already laid hold of his knife » (S, 274), en français, il « prenoit déjà le redoutable instrument » (P, III, 111), tout de même plus abstrait qu'un « bistouri » (R, II, 350). Les personnages évoluent aussi dans un décor plus abstrait en français

Robinet (R, I, 22). Il est vrai que la mère de Sidney plaisante. Peut-être Prévost a-t-il craint que son humour échappe au lecteur. Par contre, lorsque George qualifie Mlle Burchell de « rake » (S, 383), il ne fait pas d'humour ; pourtant Prévost a recours à une périphrase pour éviter de traduire le mot (P, IV, 113). Pour sa part, Robinet écrit crûment : « un monstre, une femme débauchée, une p... dans la pire signification du mot » (R, III, 190).

⁴⁵ « Quel fracas a fait son arrivée ! », écrit Robinet, avec un certain sens de la formule (R, I, 23).

⁴⁶ P, I, 21. Robinet ne traduit tout simplement pas le terme (R, I, 36).

⁴⁷ S, 26. Selon Samuel Johnson, le substantif provient de « cock's comb » et l'une de ses acceptions est : « Top of the head », une autre : « the comb resembling that of a cock » (A Dictionary, 1755), si bien que le sens de « fop », que possède le mot s'articule à des images précises.

⁴⁸ Pour sa part, Robinet évite le terme et préfère attribuer à la malheureuse victime de Faulkland un « air niais » (R, I, 59).

⁴⁹ Robinet traduit l'adjectif par « de si peu de conséquence » (R, I, 14). A une autre occasion, Prévost évite le terme, mais pour produire une traduction fort réussie : « What trivial circumstances will the afflicted draw consolation, or an additional weight of grief ! », s'exclame Sidney (S, 140). « Qu'il faut peu de chose, pour consoler un cœur affligé, ou pour augmenter sa peine ! », traduit Prévost (P, II, 90). Robinet a lui aussi senti le besoin de développer l'idée : « les moindres circonstances consolent les malheureux, ou aggravent leurs maux » (R, I, 381), écrit-il.

⁵⁰ « After the tea-table was removed, we entered on our task » (S, 5), écrit le narrateur au début du roman. Prévost omet la proposition circonstancielle de temps : « nous entrâmes aussitôt en exercice » (P, I, ix). Pour sa part, Robinet écrit : « nous commençâmes aussitôt après le thé » (R, I, 3). Plus bas, Sidney et sa mère se mettent à discuter « after the cloth was removed » (S, 13). Prévost se contente d'écrire : « après le dîner » (P, I, 7). Quant à Robinet, il omet la proposition circonstancielle de temps (R, I, 23).

qu'en anglais. Après lecture des documents que vient de lui présenter un doyen, lady Grimston le rappelle alors qu'il quitte la pièce : « [she] called him back, as he was just leaving the room » (S, 75). En plus de modifier le temps du verbe, Prévost gomme le décor : « & rappelant le Doyen, qui sortoit déjà⁵¹ ». Autre exemple : dans son « journal », Sidney évoque précisément les circonstances d'une aventure de sa belle-sœur : « it was a fine dry evening, about nine o'clock : and though there was no light but what the lamps afforded, yet as the streets were full of people, she had no apprehensions of danger » (S, 109). Prévost ne mentionne pas l'heure et atténue en partie l'observation sur le temps qu'il fait : « l'obscurité commençait ; mais il faisoit beau, & quoiqu'à la seule lumière des lanternes, les rues étoient si pleines de monde, qu'elle n'y vit rien à craindre pour elle⁵² ».

Beaucoup de notations scéniques sont aussi passées sous silence par Prévost. Au début du récit, on lit : « The lady, to use your expression, madam (addressing her friend) to all human appearance, *ought* at last to have been rewarded » (S, 7). Prévost omet de traduire la parenthèse et le geste esquissé par la dame disparaît⁵³. Ailleurs, Sidney, qui rappelle une conversation entre Mlle Burchell, sa mère et elle-même, signale un geste de Mlle Burchell en même temps qu'elle rapporte ses propos : « I have found it so ; you, madam (to me) have done so too » (S, 168). Prévost ne traduit pas la parenthèse, si bien que le geste de la jeune femme est perdu : « J'en ai fait l'expérience, a-t-elle ajouté ; vous, Madame, vous l'avez faite aussi » (P, II, 167). Au cours d'une autre conversation, Sidney s'adresse à Mlle Burchell et à sa mère : « but if it even be so, indulge me, dear madam (to my mother) and dear Miss Burchell, in this singularity » (S, 238). Prévost ne signale pas le geste de Sidney⁵⁴. Dernier exemple : Sidney relève un geste de Faulkland, en discussion avec elle, M. Warner et George : « at length, I *think* I may rely on you, said [Faulkland], you will not break an oath (to Sir George) but that woman has such an inflexible heart ! you cannot change *that* » (S, 444). Le geste est d'autant plus important qu'il manifeste le désarroi de Faulkland, qui désespère de l'affection de Sidney et qui attend tout de George.

⁵¹ P, I, 190. Traduction de Robinet : « Elle rappella le Doyen au moment qu'il sortoit de la chambre » (R, I, 203).

⁵² P, II, 5. Traduction de Robinet : « Il n'étoit que neuf heures, & la soirée étoit belle, de sorte que quoiqu'on ne vit qu'à la lueur des lanternes, il y avoit encore tant de monde dans les rues, qu'elle ne courroit aucun risque » (R, I, 295).

⁵³ « Cette chère Amie devoit, Madame, pour employer votre expression, être enfin récompensée » (P, I, xv). Le plus souvent, Robinet traduit les parenthèses.

⁵⁴ « Mais dans cette supposition même, je vous demande un peu d'indulgence pour ma singularité » (P, III, 18). Robinet omet lui aussi la parenthèse (R, II, 251).

La parenthèse disparaît en français⁵⁵. Il serait facile de multiplier les exemples de ces omissions de Prévost, qui, lorsqu'il traduit les renseignements scéniques indiqués entre parenthèse, intègre le geste au discours, ce qui n'est pas sans modifier le rythme du roman⁵⁶.

Mais ce ne sont pas seulement les détails scénographiques qui disparaissent sous la plume de Prévost. Suivie par deux inconnus, la belle-sœur de Sidney parvient chez elle sans trop de difficulté : « she told them she was at home, and wished them a good night ; but the impertinents were not so easily to put off » (S, 109). Dans sa traduction, Prévost passe sous silence les paroles de la jeune femme et se contente de signaler que « les insolens n'étoient pas de si bonne composition⁵⁷ ». Peut-être l'idée qu'une femme adresse la parole à des inconnus lui a-t-elle paru inconvenante. Mais plus bas, c'est toute la scène qui est modifiée :

Mrs Alnold thought she had no way left, but to run up to her dining-room, and lock herself in ; but in this she was prevented, as the gentlemen, whom the servant of the house vainly endeavour to oppose, got up stairs almost as soon as she did (S, 109).

Prévost atténue le caractère dramatique de l'événement, en plus de passer sous silence la lutte qui oppose la servante aux deux hommes : « pendant que la Dame montoit l'escalier, les deux inconnus pénétrèrent, & furent à son appartement aussi-tôt qu'elle⁵⁸ ». Le caractère brutal de la scène peut expliquer la pudeur de Prévost, mais il atténue même des gestes qui n'ont rien d'incivil. George, qui défend les intérêts de son ami Faulkland auprès de sa sœur, lui remet une lettre :

Sir George left me presently [écrit Sidney] ; and having read this extraordinary letter to myself, for I happened to be in my own room when my brother came to me, I sat me down to give you a copy of it. My mother, who coughed almost the whole night, is now endeavouring to get a little sleep ; so that I will scribble on as fast as I can, while I have no interruption (S, 169).

⁵⁵ « A la fin, je crois, a-t-il dit, pouvoir me fier à vous ; vous ne violerez pas un serment : mais cette Femme a le cœur de fer ; voilà ce que vous ne sauriez changer » (P, IV, 279). Solution originale de Robinet : il a recours à un alinéa et à une incise pour distinguer les personnes auxquelles s'adresse Faulkland (voir R, III, 337).

⁵⁶ Un exemple : « Dear madam (again taking her hand) » (S, 200), lit-on en anglais. « Chère Madame ! en lui reprenant la main », traduit Prévost (P, II, 255).

⁵⁷ P, II, 5. Robinet traduit littéralement le texte anglais (R, I, 295).

⁵⁸ P, II, 6. Robinet omet lui aussi l'algarade avec la servante, mais conserve davantage de réalisme à la scène : « Madame Arnold jugea qu'il n'y avoit rien de mieux pour elle que de monter vite dans son appartement & de s'y enfermer. Mais elle fut prévenue par les deux Messieurs, qui furent plutôt montés qu'elle » (R, I, 295-296).

Sidney prend du relief à cause des détails qu'elle produit et qui la montrent dans son quotidien. Or Prévost, qui a signalé plus haut la maladie de la mère de Sidney, résume ainsi la scène :

Sa visite n'a pas duré longtemps. J'ai lu aussi-tôt une lettre si singulièrement annoncée ; & ma mere paroissant endormie, je vais profiter du temps pour vous la transcrire. A la vérité, ma chere, elle m'a beaucoup surprise⁵⁹.

Avec la disparition des gestes concrets de Sidney, voire du décor, le récit prend une dimension plus ordonnée et le discours de Sidney un caractère plus formel. Du coup, c'est toute la spontanéité et le désarroi de Sidney qui s'estompent. Même au moment de la mort d'Arnold, Prévost omet de signaler des gestes, pourtant naturels, des protagonistes. M. Main, le narrateur écrit :

About two o'clock we heard Mr Arnold give a deep groan : He is gone ! said she [Sidney], and started off her chair. I stepped to his bedside, and found indeed he had breathed his last (S, 287).

A deux heures, M. Arnil poussa un profond gémissement ; c'étoit son dernier soupir. Il est passé, dit-elle d'une voix foible & tremblante, en s'élançant de sa chaise (P, III, 148).

M. Main, le narrateur disparaît presque de la scène, si bien que le point de vue est modifié : le lecteur entend le « profond gémissement » d'Arnold sans passer par l'intermédiaire du narrateur⁶⁰. De la même façon, lorsque Sidney attend lady V..., en mission de réconciliation auprès de son mari, elle esquisse, dans le texte anglais, des gestes qui témoignent de son impatience et de son angoisse :

When I heard the rap at the door, and saw from the window it was her equipage, I was seized with such a trembling, that when lady V-, who hurried up stairs, entered the room, I was unable to speak, or salute her (S, 246).

⁵⁹ P, II, 169-170. Ici, la différence entre la traduction de Prévost et celle de Robinet est saisissante : « Là-dessus, il m'a quittée. J'ai lu cette lettre extraordinaire ; je l'ai lue seule ; car j'étois dans ma chambre lorsque mon frere est venu. A présent je vais vous en donner copie. Ma mere, qui a toussé toute la nuit, tâche de reposer un peu. Je profite de ce moment de solitude pour vous transcrire à la hâte la lettre de Mr. Faulkland » (R, II, 48).

⁶⁰ Robinet rend mieux le vécu des personnages, notamment en ayant recours à des phases courtes : « Vers deux heures, Mr. Arnold a poussé un profond soupir. Il est mort, dit-elle, & elle s'est levée de sa chaise. Je me suis approché du lit : il venoit d'expirer » (R, II, 387).

Peut-être parce qu'il juge peu convenable que l'héroïne manifeste ses émotions avec aussi peu de retenue, Prévost modifie la scène :

Le bruit de son Carrosse m'a rendu tremblante ; & lorsque s'étant pressée de monter, elle est entrée dans ma chambre, je suis demeurée incapable d'ouvrir la bouche ou de la saluer (P, III, 37).

Sidney ne se précipite plus à la fenêtre. En outre, le point de vue est modifié. « I heard [...] and saw », écrit Sidney ; en français, c'est « le bruit » du carrosse de lady V... qui ouvre la scène et qu'entend le lecteur⁶¹. Nombre de gestes et de mouvements des personnages disparaissent ainsi, en français.

Outre les gestes, Prévost retouche aussi les discours des personnages de telle sorte que leurs échanges, intimes en anglais, deviennent plus compassés sous sa plume. Le diminutif « Sid », qu'emploie, par exemple, George pour interpeller sa sœur, au début du roman, est le plus souvent traduit par le prénom complet, en français, ce qui atténue la familiarité qui existe alors entre le frère et la sœur⁶². Plus largement, c'est le style intime des échanges entre les personnages que Prévost rejette, peut-être par souci des convenances. « My dear and ever-beloved Cecilia » (S, 12), écrit Sidney en anglais ; « Ma chere Cecile », écrit-elle en français (P, I, 4). Un peu plus bas, « my sister, friend of my hearth » (S, 12) se réduit à « chere sœur⁶³ ». Sidney écrit : « My Cecilia » (S, 18) ; Prévost omet l'adjectif possessif⁶⁴. « My dear » ou « my sister », qu'on trouve dans les lettres de Sidney à Cecilia, sont, en français, remplacés par « Cécile » en apposition⁶⁵. Emue, la mère de Sidney s'adresse à sa fille en l'appelant « my dear » (S, 40). En français, c'est « ma fille » qu'elle dit⁶⁶. Désespérée par la trahison de Faulkland, Sidney s'exclame « Ah ! dear madam », en anglais (S, 42), mais « Ah Madame ! », en français (P, I, 91). Intime en anglais, la relation entre la mère et sa fille devient plus formelle en

⁶¹ Encore ici, Robinet rend mieux l'émotion de Sidney : « Quand j'ai entendu le bruit d'un équipage, j'ai ouvert la fenêtre, je l'ai vue, j'ai été saisie ; je tremblois, mon cœur palpitait. Elle est montée, on l'a introduite dans mon appartement, je n'étois pas encore remise, & je n'ai pu ni lui parler ni l'embrasser » (R, II, 272).

⁶² Robinet n'abrège pas non plus le pronom de Sidney.

⁶³ P, I, 4. Robinet écrit : « ma sœur » (R, I, 20). Le plus souvent, Robinet souscrit lui aussi aux mêmes règles de bienséance.

⁶⁴ « Cécile », traduit Prévost (P, I, 23) ; « ma chere Cécile », traduit Robinet (R, I, 37).

⁶⁵ « You cannot [...] my dear, [...] » (S, 63). « Après tout, Cécile, [...] » (P, I, 155). Dans le cas de « my sister », Prévost écrit « ma Cécile », en apposition (voir, par exemple S, 157 ; P, II, 134). Dans l'ensemble, Robinet suit davantage le texte anglais, mais à l'instar de Prévost, il atténue parfois les marques d'intimité entre les deux jeunes femmes.

⁶⁶ P, I, 85. Robinet reprend l'expression anglaise : « ma chere » (R, I, 101).

français⁶⁷. Irritée par sa femme de chambre, Sidney l'apostrophe : « No, no, Ellen » (S, 38). En français, elle s'exprime plus calmement : « Non, Sara⁶⁸ ». Même la présence de Cecilia dans les lettres de Sidney s'amenuise en français. « You are unkind, Cecilia, and do not do justice to my sincerity, when you say, *you are sure I am in love with Mr Faulkland* », écrit Sidney, qui cite les propos de son amie et la fait ainsi parler à l'intérieur de son propre discours. Rien de tel dans sa lettre en français, où elle sacrifie aux canons de la syntaxe : « Vous êtes injuste, Cecile, & vous faites tort à ma sincérité, lorsque vous me supposez fort éprise de M. Falkland⁶⁹ ». Dans le texte de Prévost, les manifestations de l'intimité et de la spontanéité des personnages s'amenuisent.

Autre modification qui va dans le même sens : le verbe « cry », constamment employé par Frances Sheridan pour ponctuer les répliques entre les personnages, est souvent remplacé, en français, par des verbes déclaratifs plus discrets. Après la première visite de Faulkland, la mère de Sidney interroge sa fille : « What say you, daughter ? » Mais avant que Sidney n'ait le temps de répondre, son frère intervient : « Ay, what say you, sister ? cry'd Sir George » (S, 21). Prévost modifie à la fois l'exclamation de George et l'incise : « Que dites-vous, ma fille ? Oui, que dites-vous chère sœur, a répété vivement mon frere ? » (P, I, 29). Malgré l'adverbe ajouté par Prévost, le ton reste moins vif que dans le texte anglais. Le lendemain de cette première rencontre, George, pour taquiner sa sœur, lui annonce sans ménagement qu'elle a déplu à Faulkland. « How can you or I help that, brother ? cry'd [Sidney], colouring » (S, 21). La réplique s'atténue en français : « Que faire à cela, mon Frere ? ai-je répondu en rougissant », écrit Sidney (P, I, 31). Même dans une situation dramatique, alors que Faulkland oblige Mme Gerrarde à reconnaître ses torts, Prévost cherche des synonymes au verbe « cry » : « I am very unfortunate, cried Mrs Gerrarde (pretending wipe her eyes) » (S, 200). « C'est un grand malheur pour moi, interrompit Madame Goring, en portant son mouchoir à ses yeux » (P, II, 254). Plus bas, Faulkland raconte : « do you know my story ? cried Mrs Gerrarde » (S, 215). En français, le verbe déclaratif atténue la tension de la scène : « savez-vous mon aventure ? lui demanda Madame Goring » (P, II, 208). Ailleurs, c'est un neutre « a répondu » (P, III, 66), qui remplace le verbe « cried » (S, 257), dont Prévost connaît bien le sens puisqu'il le

⁶⁷ Plus finement, Robinet écrit : « Ah ! ma chère maman » (R, I, 107).

⁶⁸ P, I, 79. « Non, non », s'exclame-t-elle sous la plume de Robinet (R, I, 95).

⁶⁹ P, I, 47. Robinet suit davantage le texte anglais : « Vous êtes méchante, Cécile, & vous ne rendez pas justice à ma sincérité, quand vous assurez que j'aime Mr. Faulkland » (R, I, 61).

traduit parfois par « s'écria-t-elle » ou « s'est écrié⁷⁰ ». Le ton et la vigueur des répliques sont émoussés dans la traduction de Prévost⁷¹.

Prévost a aussi tendance à atténuer la vivacité des dialogues en les ponctués de conjonctions de coordination. Quelques exemples. Faulkland interroge milady V... au sujet du départ de Sidney du manoir conjugal. Celle-ci produit une explication, qui ne le satisfait pas : « he asked her, Was she *sure* there was no other ? » (S, 158). Prévost écrit : « il a demandé s'il étoit bien sûr qu'il n'y en eût pas d'autre ?⁷² ». Plus tard, Faulkland interroge Sidney : « he asked me, "Could I be so mean-spirited a creature [...]" » (S, 161). En français, malgré les guillemets qui encadrent la question, le discours demeure indirect : « il m'a demandé "si j'avais l'âme assez basse [...]"⁷³ ». Plus bas, George, qui ne réussit pas à convaincre sa mère de laisser Faulkland se rapprocher de Sidney, « said, With all his heart ; if her ladyship should be able to patch up a reconciliation [...] » (S, 168). En français, la réplique est au style indirect : « il a répondu, « qu'il y renonçoit de tout son cœur ; que si ma Mere se croyoit propre à plâtrer une reconciliation [...] »⁷⁴ ». Même le discours direct est parfois transformé en discours indirect. A Londres, Sidney reçoit la visite de Frank, le valet de chambre de son mari : « How does your master do, Frank ? said I : Has he brought the children [...] » (S, 163). Le texte français est différent : « je lui ai demandé comment se portoit son Maître, & s'il avoit amené les enfants [...] »⁷⁵. Il est vrai que le plus souvent, après les premières répliques qui amorcent le dialogue, Prévost suit le texte anglais et adopte le style direct. Il n'en demeure pas moins que si Frances Sheridan cherche à traduire la spontanéité du vécu, Prévost préfère inscrire les dialogues dans la trame du récit, quitte à en modérer la force⁷⁶.

Sur ce plan, la disparition, en français, des italiques, abondants dans le texte anglais, n'est pas sans conséquence. Sans cesse, les personnages soulignent des mots pour marquer le ton d'une réplique ou pour mettre en relief un terme. Quelques exemples. Au cours d'une discussion avec sa sœur, George dénonce les préjugés de leur mère : « Dæs she want a man without passions ? »,

⁷⁰ Voir S, 283, P, III, 137 ; S, 332, P, III, 270 ; S, 386, P, IV, 120, par exemple.

⁷¹ Mais sur ce plan, Prévost ne se distingue pas de Robinet. Celui-ci a aussi tendance à remplacer le verbe « cry » par des verbes déclaratifs plus discrets.

⁷² P, II, 136-137. Traduction de Robinet : « Êtes-vous sûre qu'il n'y en a point d'autre, a-t-il demandé » (R, II, 15).

⁷³ P, II, 145. Robinet a recours au style direct (R, II, 24).

⁷⁴ P, II, 165. Ici encore, Robinet a recours au style direct (R, II, 44).

⁷⁵ P, II, 152. Robinet écrit au style direct (R, II, 31).

⁷⁶ Il arrive toutefois que le texte français rende mieux la vivacité des échanges, par exemple lorsque Faulkland affronte Mme Gerrarde. Voir S, 178-179 ; P, II, 192-195.

demande-t-il à Sidney, avant de poursuivre : « Or have *you* filled your head with such chimaerical notions [...] » (S, 57). Les italiques suggèrent que George cherche à opposer les deux femmes afin de provoquer une réaction chez sa sœur. Lors d'une nouvelle tentative pour persuader Sidney de suivre son cœur plutôt que de se soumettre à sa mère, George lui écrit : « I know too, that *will* is as absolute as that of an Eastern monarch » (S, 91). En soulignant le mot « volonté », il dénonce le caractère impérieux de Dorothy Bidulph. Après sa première rencontre avec Mme Gerrarde, Sidney la décrit ainsi à Cecilia :

If Mrs Gerrarde is not as highly polished as some women are, who, perhaps, have had a more enlarged education, she makes full amends for it by a perfect good humour, a sprightliness always entertaining, and a quickness of thought that gives her conversation an air of something very *like* wit, and which I dare say passes for the thing itself with most people (S, 123).

La préposition, soulignée dans le texte anglais, montre que Sidney se distingue de ceux qui sont dupes de l'esprit de Mme Gerrarde. Lorsque Faulkland raconte à George comment il s'est joué de Mme Gerrarde, il observe que cela risque de le perdre aux yeux de sa mère : « But put her in mind that there are such things as *pious frauds* », suggère-t-il à George (S, 188). Faulkland reprend une expression de Dorothy Bidulph, mais avec un soupçon d'ironie⁷⁷. En colère contre Faulkland, qui l'oblige à épouser M. Pivet, Mme Gerrarde s'exclame : « Sir, I neither desire your counsel nor your good opinion ; Mr Pivet *may* deserve some regard from me, but *you* I never will forgive, and she flung from me » (S, 230). Grâce aux italiques, Faulkland souligne le ton agressif de Mme Gerrarde à son endroit tout en se moquant de l'estime qu'elle feint d'accorder à M. Pivet⁷⁸. Prévost ignore ces italiques⁷⁹, si bien que les échanges paraissent moins animés et les personnages moins vivants, en français⁸⁰.

⁷⁷ Rappelons que le phénomène est constant dans le roman : souvent les personnages reprennent une expression d'autrui en l'accentuant pour s'en moquer ou pour la dénoncer.

⁷⁸ L'aventure de Mme Gerrarde a peut-être inspiré l'histoire de Mme de La Pommeraye à Diderot. Autant pour la punir de ses vilénies à l'endroit de Sidney que pour la neutraliser, Faulkland fait en sorte qu'elle devienne amoureuse de Pivet, un mercier devenu son « valet de chambre », tout en la menaçant de l'enfermer dans un couvent si elle ne profite pas de l'occasion (S, 214-230). Le mariage, d'abord heureux (S, 277), s'achève sur la fuite de Mme Gerrarde avec un jeune noble (S, 391).

⁷⁹ Il ignore, en fait, toutes les italiques du texte, ce que ne fait pas Robinet, qui en omet parfois, cependant.

⁸⁰ Mais parfois Prévost intervient dans le discours pour en indiquer le ton. Par exemple, au moment où Sidney et son mari se réconcilient, George manifeste sa réprobation, mais la mère de Sidney le fait taire. « Sir George a little surprised : I will not interrupt so *pious* a ceremony, said he » (S, 257). Prévost, qui omet les italiques, signale l'ironie de George : « le Chevalier,

De plus, Prévost intègre dans le discours le texte des parenthèses, qui ponctuent les propos des personnages. Or ces parenthèses rendent compte, presque concrètement, de leurs mouvements intimes en marquant une rupture dans le discours. Au début du roman, le narrateur interrompt son discours pour manifester une impression : « a neighbouring lady (a sensible woman) who had drank tea with us, desired [...] » (S, 5). En traduisant le texte, Prévost gomme les parenthèses : « lorsqu'une Dame du voisinage, Femme de beaucoup d'esprit, qui [...] » (P, I, ix). La parenthèse marquait un arrêt dans le discours du narrateur et soulignait le caractère spontané de son jugement ; en inscrivant l'observation dans la trame du discours, Prévost atténue l'effet de rupture de la parenthèse, voire donne un caractère plus neutre, plus objectif, au sentiment du narrateur⁸¹. De Faulkland, Sidney écrit : « I did not know but that Mr Faulkland (if he should learn the truth) considering himself to be (as he really was, thought innocently) the cause of the unfortunate separation, might [...] » (S, 238). Les deux parenthèses font penser à des ajouts, presque à des apartés, de Sidney, comme si son écriture témoignait des méandres de sa pensée. En français, la logique grammaticale gomme en partie ce mouvement de la pensée : « je n'étois pas sûre que s'il apprenoit la vérité, se reconnoissant la cause de mon infortune, comme il l'étoit, quoiqu'innocemment, il n'entreprît [...] »⁸². Ailleurs, c'est une circonstance du retour de son cousin Ed Warner que précise Sidney : « I asked my new-found kinsman by what means he has discovered me so soon ? (for, by the way, I should have told you that he said he had been arrived but two days in London) » (S, 359), raconte-t-elle à Cecilia. La parenthèse, qui suggère que Sidney écrit sous l'effet de l'émotion et qu'elle n'a pas pris le temps de bien ordonner son texte, est intégrée au discours, en français : « j'ai voulu savoir de mon cousin, comment il étoit parvenu à me découvrir si-tôt ; car j'aurois dû vous dire que suivant son récit il n'étoit à Londres que depuis deux jours⁸³ ». En outre, l'expression « by the way », qui souligne le caractère improvisé de l'ajout, disparaît du texte. Plus tard, une parenthèse permet à Sidney de revenir sur un détail de la fuite de Faulkland : « it seems we had not long quitted him, when he called up his servant (that groom who, as I informed you, had come over with him) and

quoiqu'un peu surpris, s'est donné le noir plaisir d'ajouter, qu'il ne vouloit pas interrompre une si pieuse cérémonie » (P, III, 67).

⁸¹ Il est vrai que Robinet a recours à une solution semblable à celle de Prévost (R, I, 3).

⁸² P, III, 17. Solution semblable chez Robinet (R, II, 250).

⁸³ P, IV, 41. Robinet s'éloigne davantage du texte anglais : « En déjeunant je demande à mon parent comment il avoit pu découvrir si-tôt ma demeure : car il n'y avoit que deux jours qu'il étoit arrivé à Londres » (R, III, 128).

telling him he was going out of town, ordered him to go directly to an inn somewhere in the city » (S, 439). Encore ici, Prévost inscrit le texte de la parenthèse dans le corps du récit⁸⁴. La parenthèse marquait un arrêt et montrait Sidney en train d'aider la mémoire de Cecilia ; inscrite dans le corps du discours, l'incise perd en partie sa fonction conative. Même les exclamatives disparaissent du texte chez Prévost. Abandonnée par son mari, malade, Sidney reçoit une lettre de Mme Gerrarde : « Mrs Gerrarde sent a message to inquire how I did. Conscious woman ! she could not come herself, thought she knew not I had discover her » (S, 137). Prévost omet l'exclamation de Sidney⁸⁵. En inscrivant émotions, sentiments et commentaires des personnages dans la trame du discours, ou, pire, en les gommant, Prévost atténue les ruptures de ton et de rythme du texte, partant gomme la spontanéité qu'elles impliquent, sinon la vie même du « journal » de Sidney.

Mais peut-être est-ce la forme du journal qui fait problème. Les mémoires prévostiens conduisent les personnages à inscrire leur passé dans un discours qui, par sa forme et par la rhétorique qu'il appelle, confère un sens à leur vie, partant la transforme en destin. Dans le « journal » de Sidney, le discours est davantage en prise directe sur les émotions et le vécu qu'il est chargé de traduire.

À l'instar d'un livre de raison, le « journal » de Sidney comprend des notes intercalées dans le texte pour signaler, par exemple, qu'un proche prend la relève lorsqu'elle ne peut poursuivre sa narration. D'autres notes signalent que l'« éditeur » ne transcrit pas tout le texte, Sidney recensant alors des événements insignifiants. Parfois, Prévost omet ces notes : il saute, par exemple, une remarque liée à la naissance de la seconde fille de Sidney⁸⁶, puis une observation personnelle de celle-ci⁸⁷. Ce faisant, il ne

⁸⁴ « A peine l'avions-nous laissé seul, qu'ayant appelé son Valet-de-chambre, le même, dont je vous ai dit qu'il s'est fait suivre d'Irlande, il lui dit qu'il vouloit quitter la Ville, & l'a chargé de se rendre à je ne sais quelle Hôtellerie » (P, IV, 264-265). Traduction de Robinet : « A peine l'avions-nous quitté, qu'il a appelé le palefrenier, le seul domestique qu'il avoit amené avec lui : il lui a dit qu'il avoit affaire hors de ville ; il lui a ordonné d'aller à telle auberge dans la cité, qu'il lui a spécifié » (R, III, 324-325).

⁸⁵ « Madame Goring m'a fait demander l'état de ma santé. Elle n'ose paroître elle-même, quoiqu'elle ignore ma découverte » (P, II, 81). Texte de Robinet : « Mistriss Gerrarde envoie demander comment je me porte, si je n'ai eu hier aucun accident. Elle ne vient pas elle-même ! Craindroit-elle de paroître devant moi après l'injure qu'elle m'a faite ? Elle ignore que j'en sois instruite » (R, I, 372).

⁸⁶ Au sujet de la naissance de la seconde fille de Sidney, l'« éditeur » note : « this last circumstance, with a few others preceding and succeeding that event, are related in the Journal by her maid Patty ; after which Mrs Arnold herself proceeds » (S, 119).

⁸⁷ « My mother drove out in my new chariot to-day (a very fine gay one it is) and went to Putney to inquire after Miss B. » (S, 100), écrit Sidney à Cecilia. « Ma mère s'est faite aujourd'hui conduire à Chelsey, pour demander Miss B. » (P, I, 261), écrit Prévost, qui passe sous silence l'expression du sentiment de Sidney. Robinet serre mieux le texte original : « Lady Bidulph est sortie aujourd'hui dans mon nouvel équipage : il est leste & tout-à-fait élégant. Elle

respecte pas le sens du journal, appelé à témoigner, jour après jour, des événements, même insignifiants, de la vie de l'héroïne, et ses émotions.

Prévost modifie aussi l'organisation des paragraphes. En effet, il ne respecte pas toujours les alinéas du texte, ce qui altère le rythme du récit⁸⁸. Abattue par ses malheurs, Sidney confie à son journal : « My hearth is bursting — O Cecilia ! », avant d'exposer ses malheurs et de clore le paragraphe par l'expression de son désarroi : « My God, for what calamities hast thou ordained thy creature ! Tears, tears, you may well flow ! » (S, 147). Le discours s'interrompt pour laisser place aux larmes et le paragraphe suivant commence ainsi : « So ! I am relieved, and will endeavour to fortify my soul [...] » (S, 147). Prévost ne marque pas la pause appelée par les larmes⁸⁹. C'est toute la logique du journal qui est détruite. Le discours de Sidney ressemble davantage à un monologue continu qu'à un récit entrecoupé d'événements et d'émotions qui en interrompent le cours. Même le rythme de la diégèse est parfois retouché par Prévost. Faulkland, raconte Sidney, donne ordre à son domestique de se rendre dans une hôtellerie, d'y retenir des chevaux et précise « that he would follow him presently ». Sidney marque alors une pause et le paragraphe suivant commence ainsi : « The man obeyed, and in about half an hour, his master came [...] » (S, 439). Dans la traduction française, l'alinéa disparaît : « Je vous suis dans un instant, a-t'il ajouté. Le Valet n'a pû se dispenser d'obéir ; & moins d'une demi-heure après, son Maître est arrivé [...] » (P, IV, 265). Certes, parfois Prévost ajoute des alinéas au texte⁹⁰, mais le plus souvent, ce sont ceux de Sidney qu'il omet. Dans sa traduction, le récit a davantage tendance à ressembler à un monologue qu'aux aperçus d'un compte rendu quotidien.

Il est vrai que les marques de la présence des personnages dans le discours semblent gêner Prévost. Exaspérée par sa mère, Sidney rappelle ses propos à Cecilia : « Sidney, I won't have you stay within ; I won't have you write ; I won't have you think — I will make a rake of you » (S, 12). En traduisant le texte, Prévost l'émascule un peu : « Sidney, je veux que vous preniez l'air. Je n'aime point à vous voir écrire, à vous voir penser : il faut sortir plus souvent⁹¹ ». On assiste à un léger glissement du témoignage

est allée à Putney [...] » (R, I, 271-272). Le recours à des phrases courtes lui permet de mieux rendre compte de la spontanéité des personnages.

⁸⁸ Robinet respecte davantage l'organisation du texte.

⁸⁹ « Larmes, larmes, vous pouvez couler sans fin ! Elles me soulagent » (P, II, 108).

⁹⁰ Par exemple, il marque une pause entre le moment où Sidney reçoit une lettre de Faulkland et moment où elle la lit. Le texte original ne comporte pas d'alinéa. Voir S, 169 ; P, II, 169.

⁹¹ P, I, 6. Il est vrai que Sidney cite les paroles de sa mère avec humour, sinon humour.

bien affirmé de la volonté de la mère à son expression atténuée⁹², voire neutre⁹³. Cela est d'autant plus regrettable que ce qui caractérise Dorothy Bidulph, c'est précisément sa volonté, parfois qualifiée d'inflexible. Inflexibilité semblable lorsque Sidney, qui a appris que Faulkland l'a trompée, désire connaître sa maîtresse. « I long to know who this ill-fated girl is », écrit Sidney, qui s'affiche sans équivoque sujet de la phrase (S, 53). En français, l'expression de sa volonté, ou de sa curiosité, est formulée de façon moins personnelle : « une autre de mes impatiences, c'est de connaître cette Infortunée⁹⁴ ». Si, en anglais, Sidney dit de lady Grimston : « I wish that formal old woman would mind her own business » (S, 78) ; en français, elle dit : « je souhaiterais que cette vieille empestée voulut se mêler de ses propres affaires⁹⁵ ». Le choix du verbe « souhaiter » décliné au conditionnel dilue l'expression de sa volonté. Même lorsqu'il s'agit de témoigner d'une émotion forte, le texte français semble dissocier le sentiment des personnages. Alors qu'elle pense à Faulkland, Sidney écrit : « I, really, believe I should in time be absolutely in love with him » (S, 23). Sous la plume de Prévost, le sentiment acquiert une sorte d'autonomie et s'impose de lui-même à la jeune femme : « je m'imagine réellement que l'amour en [mon cœur] triompherait bientôt⁹⁶ ». L'amour semble opérer en dehors de la volonté du personnage, la remplace presque. Après une scène dramatique, au cours de laquelle Sidney comprend que son mari la trompe, elle s'interroge sur sa propre angoisse : « yet why should I fear ? I have not injured him » (S, 136), écrit-elle dans son journal. Dans sa traduction, Prévost amenuise sa présence : « cependant quelle raison de craindre. Je ne l'ai pas offensé » (P, II, 78). En plus de modifier le mode du verbe « craindre », si bien que la question prend presque un caractère objectif, Prévost ne souligne pas le pronom « lui », comme le fait Sidney pour témoigner de son ressentiment⁹⁷. Prévost gomme si bien les manifestations du « je » qu'il lui arrive de donner un caractère objectif à l'expression d'un sentiment personnel. « But I think we women should not love at much a rate, till duty makes the passion a virtue », écrit Sidney (S, 27). « Mais je

Peut-être Prévost modifie-t-il le texte parce qu'il juge inconvenante l'attitude de Sidney. Traduction de Robinet : « Sidney, je ne veux pas que vous restiez à la maison ; vous n'écrirez point aujourd'hui ; vous ne penserez point » (R, I, 22).

⁹² « Je n'aime point à vous voir écrire, à vous voir penser ».

⁹³ « Il faut sortir plus souvent ».

⁹⁴ P, I, 125. « Je languis de savoir quelle est cette infortunée », traduit plus justement Robinet (R, I, 140).

⁹⁵ P, I, 196. Texte de Robinet : « Je voudrais que Lady Grimston se mêlât de ses affaires » (R, I, 209).

⁹⁶ P, I, 36. « Je me croirois éprise », traduit Robinet (R, I, 50).

⁹⁷ Chez Robinet, le texte est plus dramatique : « D'où vient cette crainte ? Je ne l'ai point offensé » (R, I, 369).

ne crois pas que les femmes doivent pousser l'amour à ce point, jusqu'à ce que le devoir change cette passion pour elles en vertu », traduit Prévost (P, I, 48-49), qui omet le pronom « nous ». Dans le texte anglais, Sidney s'implique dans ce qu'elle dit. Dans le texte français, le jugement personnel cède la place à un point de vue plus objectif⁹⁸. Le même phénomène se reproduit plus bas. Après le récit de Faulkland au cours duquel Mme Gerrarde semble s'amender, la mère de Sidney laisse libre cours à son émotion, sinon à sa sensiblerie. Moins naïve, Sidney met en garde sa mère : « I told her, that I feared Mrs Gerrarde was far from being the penitent she supposed her » (S, 234). Le discours de Sidney montre que c'est elle, et elle seule, qui craint que Mme Gerrarde ne se soit pas amendée. En français, l'observation prend une caractère plus objectif : « je n'ai pas manqué de lui faire entendre, combien il étoit à craindre que Madame Goring ne fût pas aussi Pénitente qu'elle paroissoit le supposer » (P, III, 7). En passant de l'anglais au français, on passe d'une conscience qui juge à un constat objectif⁹⁹. En somme, c'est la présence du « je » qui s'amenuise en français. De retour chez elle, Sidney écrit à Cecilia :

Here am I, in the house of my nativity. Your Sidney and her Arnold as happy as a king and a queen ! or, to speak more properly, happier than any king or queen in Christendom. My two dear little girls are well, thank God ! and look charmingly (S, 265).

Prévost modifie le début du discours et le nombre des pronoms diminue sensiblement dans la version française, en même temps que les phrases exclamatives :

Je me revois dans le lieu de ma naissance ; heureuse avec un mari, qui ne paroît pas l'être moins avec sa femme. Félicitez-moi, chère Cécile. Mes enfants sont dans la meilleure santé, & d'une figure charmante¹⁰⁰.

Sidney investit davantage le récit en anglais qu'en français et la présence des personnages se fait plus sentir dans le texte original que dans la traduction de Prévost¹⁰¹.

⁹⁸ Malgré une certaine lourdeur sur le plan stylistique, Robinet rend mieux compte du texte anglais : « Mais il ne nous convient pas, à nous autres, d'aimer si fortement, jusqu'à ce que le devoir ne fasse une vertu de la passion » (R, I, 63).

⁹⁹ Traduction de Robinet : « Je lui dis que je craignois fort que Mistriss Gerrarde ne fût rien moins qu'une pénitente » (R, II, 239).

¹⁰⁰ P, III, 89. La traduction de Robinet est mieux réussie : « Je revois le lieu de ma naissance. Que j'y trouve de charmes, ma chère Cécile ! Votre Sidney et son cher Arnold y sont heureux comme un roi & une reine ! Que dis-je ? mille fois plus heureux qu'un roi & une reine ! Mes deux petites filles se portent bien, Dieu merci ! » (R, II, 326-327).

¹⁰¹ Il lui arrive toutefois d'accentuer leurs émotions : après avoir découvert que Faulkland trompe sa fille, la mère de Sidney lui interdit l'entrée de sa maison. Sidney, qui ne sait pas ce qui se passe, interroge sa mère : « What has he done, madam ? », demande-t-elle (S, 40). « Qu'a-t-il fait, Madame ? Au nom du ciel, qu'a-t-il fait », s'exclame-t-elle en français (P, I,

Ce dont témoigne la traduction de l'adjectif « romantique », qu'on trouve dans le texte anglais : « What a pretty name Orlando is ! », s'exclame la mère de Sidney au sujet du prénom de Faulkland, avant d'ajouter : « it is romantic » (S, 16). Plus bas, elle regrette que Faulkland ait « such romantic notions » (S, 66). Selon Sidney, Faulkland est « wild to a romantic degree in his conceptions » (S, 232). Ailleurs, elle qualifie Mlle Burchell de « romantic wayward heart » (S, 300). Après le mariage de Faulkland et de Mlle Burchell, George reproche à Sidney son « obstinate adherence to [her] own romantick (*sic*) wild opinions » (S, 328). Plus tard, il taxe les hésitations de Faulkland de « romantic scruples » (S, 436). Enfin, Sidney écrit à Cecilia que Faulkland lui semblera sans doute « too extravagant, too romantic, for a husband » (S, 454). Toujours, Prévost traduit l'adjectif par « romanesque¹⁰² ». Or en anglais, le mot ne se limite pas à cette acception : il a aussi le sens de « improbable ; false », voire « fanciful ; full of wild scenery », en plus de signifier : « having a bent or tendency towards romance ; readily influenced by the imagination¹⁰³ ». A deux reprises, l'adjectif aurait pu être traduit par un mot ou une expression qui témoignent mieux du caractère de Faulkland. Lorsque Sidney constate que Faulkland lui semble « wild to a romantic degree in his conceptions » (S, 232), et lorsque George qualifie ses scrupules de « romantic » (S, 436), ils font allusion à l'imagination fort vive de Faulkland, un « beau ténébreux » avant la lettre, qui évolue dans un véritable « mélodrame romantique¹⁰⁴ ». Certes l'adjectif « romanesque » n'est pas faux, mais il ne rend pas bien compte du caractère de Faulkland.

86). Plus bas, Prévost dramatise la décision de Sidney de « bannir » Faulkland de son cœur. Dans le texte anglais, on lit : « I therefore resolve in earnest to banish him from my thoughts. I found my mother mightily pleased with her own management of the conversation she had held with Mr Faulkland » (S, 50). Prévost ajoute des observations de son cru au texte : « Ainsi je résolus sérieusement de le bannir de mon cœur, à toute sorte de prix. Cette résolution fut prise au milieu de mes larmes, qui couloient encore, & que je ne pensois plus à retenir. Ma mere, qui ne pouvoit se méprendre sur leur source, & que sa tendresse portoit de tems en tems à les essuier, ne laissoit pas de revenir, avec les plus grandes apparances de satisfaction, à divers articles de sa conférence avec M. Falkland » (P, I, 116). Dernier exemple : pour se justifier, Sidney explique à Faulkland qu'elle a obéi aux ordres de sa mère en épousant Arnold : « you cannot think me so light a creature, as to suppose I so soon after my breaking with you, bestowed my affections on another. I did not ; obedience to my mother's commands was the sole motive which engaged my vows to Mr Arnold » (S, 315). Le plaidoyer de Sidney est plus véhément en français : « m'avez-vous crue assez légère, pour me supposer capable, après avoir rompu avec vous, de changer si-tôt d'affection. Non, non. Ma soumission, pour les ordres de ma mere, fut le seul motif qui me fit engager mes vœux à M. Arnil » (P, III, 225).

¹⁰² Voir P, I, 16 (R, I, 31) ; P, I, 164 (R, I, 176) ; P, III, 1 (R, II, 233) ; P, III, 183 (R, II, 421) ; P, III, 259 (R, III, 48) ; P, IV, 255 (R, III, 310 « ridicules ») ; P, IV, 307 (R, III, 362). Hormis dans le cas de l'adjectif « ridicules », Robinet traduit toujours le mot « romantique » par « romanesque ».

¹⁰³ Voir *The Oxford English Dictionary*, Oxford. At Clarendon Press, 1933.

¹⁰⁴ Sue Townsend écrit que le roman « could be described as a romantic melodrama » (« Introduction », dans Frances Sheridan, *Memoirs of Miss Sidney Bidulph. Extracted from her own Journal, and now first published*, London and New York, Pandora, 1987, p. ix-x).

Mais la méfiance de Prévost à l'endroit des manifestations de la subjectivité n'est pas seulement d'ordre littéraire. Il n'est pas inintéressant d'observer qu'il rectifie le texte anglais lorsque Sidney, qui se moque de lady Grimston, écrit qu'elle vit « with as much regularity and solemnity, as you would see in a monastery » (S, 61). Que ce soit pour des raisons de vraisemblance¹⁰⁵ ou pour ne pas scandaliser les lecteurs français, Prévost ajoute une incise : « elle y vit aussi régulièrement qu'on le fait, dit-on, dans les Monasteres¹⁰⁶ ». Ailleurs, Sidney observe avec malice que lady Grimston : « has a grace of a quarter of an hour long » (S, 62). Un bénévolat d'un quart d'heure peut paraître long à une jeune anglaise, moins à un prêtre catholique. Aussi Prévost écrit-il : « Milady prononce un *Benedicite*, d'une heure de long¹⁰⁷ ». Lorsque Sidney accuse, pour rire, son cousin d'être un « wizard » et de pratiquer la « sorcery » (S, 370), Prévost, qui pèse ses mots, traduit « wizard » par « Magicien » et « sorcery » par « magie » (P, IV, 75). Sensible à tout ce qui touche la foi, il se garde bien de confondre magie et sorcellerie¹⁰⁸.

C'est sans doute aussi pour des motifs religieux qu'il ne traduit pas toujours les citations bibliques présentes dans le texte anglais¹⁰⁹ ou qu'il les traduit de telle sorte qu'elles ne soient plus reconnaissables. En effet, lorsque Frances Sheridan cite textuellement la Bible, Prévost, au lieu de reproduire la version française du texte sacré, suit le texte anglais, si bien que, dans la majorité des cas, le passage n'est plus reconnaissable¹¹⁰. Il gomme

¹⁰⁵ Que peut connaître de la règle observée dans un monastère une jeune protestante qui n'a jamais quitté l'Angleterre ? Rappelons qu'au moment de sa mort, en France, Frances Sheridan faillit être assiégée par un prêtre, « a bigotted man », qui voulait la convertir au catholicisme, et que des amis durent intervenir au moment de son enterrement : voir Alicia Lefanu, *Memoirs of the life and writings of Mrs. Frances Sheridan*, London, G. and W. B. Whitaker, 1824, p. 306-307 et 309-310.

¹⁰⁶ P, I, 150. Incise absente de la traduction de Robinet (R, I, 163).

¹⁰⁷ P, I, 153. Plus subtilement, Robinet écrit : « Milady prie un quart-d'heure entier » (R, I, 166).

¹⁰⁸ Robinet retient le terme de « sorcier », il est vrai dans une phrase interrogative : « J'ai tant de fois entendu parler de sorciers : mon prétendu cousin n'en seroit-il point un ? » (R, III, 157). Quant au mot « sorcery », il le traduit par « enchantement » (R, III, 158).

¹⁰⁹ Il omet de traduire *Ecclésiaste* 9, 11 (S, 12) et *Psaume* 37, 25 (S, 331). Voir : P, I, 3, et P, III, 268.

¹¹⁰ Au sujet de Faulkland, la mère de Sidney « says he is one of those in whom there is no guile » (S, 33). Dorothy Bidulph s'inspire de Jean 1, 47 : « Jesus saw Nathanael coming to him, and saith of him, Behold an Israelite indeed, in whom is no guile » (*The Holy Bible Containing The Old Testament and the New, Newly Translated out of the original Tongues*, Oxford, Printed at the Theatre, 1682 ; texte sacré français : « Voici un vrai Israélite sans déguisement & sans artifice », *La Sainte Bible Contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, traduite en françois, sur la Vulgate Pr Mr Le Maistre de Sacy*, Paris, Guillaume Desprez, 1730). Au lieu de citer la version française de la Bible, Prévost traduit le texte anglais de Frances Sheridan : « & ma mère dit qu'il est un de ces honnêtes naturels, dans lesquels il n'entre point de ruse » (P, I, 64). Plus bas, « she wrungs her hands in bitterness of anguish ; Why did not the grave hide me, said

même une allusion à Jézabel¹¹¹. La lecture des textes sacrés, qui caractérise les protestants, est moins répandue chez les catholiques¹¹². Mais ce n'est pas uniquement par souci d'adapter le texte anglais aux habitudes culturelles françaises que Prévost atténue la présence de la Bible. L'enjeu est moral.

Si Prévost semble parfois être moins rigoriste que Frances Sheridan sur le plan de la morale sexuelle¹¹³, il est, en revanche, fort

she [...] A wounded spirit who can bear ! » (S, 151). Le texte contient deux allusions. La première à Job 14, 13 : « O that thou wouldst hide me in the grave » (*Holy Bible*, 1682 ; texte sacré français : « & me cachez dans l'enfer », *Sainte Bible*, 1730). La seconde à Proverbe 18, 14 : « but a wounded spirit who can bear ? » (*Holy Bible*, 1682 ; « mais qui pourra soutenir un esprit qui s'emporte aisément à la colère ! », *Sainte Bible*, 1730). Traduction de Prévost : « elle s'est tordu les mains, dans l'amertume de sa douleur : que ne suis-je cachée sous ma tombe, a-t-elle dit d'un ton lamentable [...] & mes yeux se fermant dans l'affliction » (P, II, 119-120). Plus bas, George dit de sa mère : « I know she will say, that "we are not to return evil for evil ; and that it is not lawful to do evil, though to bring forth good" » (S, 188). George cite textuellement Matthieu 5, 39 (*Holy Bible*, 1682). Texte français de Matthieu 5, 39 : « Et moi je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire : mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre » (*Sainte Bible*, 1730). Texte de Prévost : « Elle va dire sans doute « que le mal ne doit pas être rendu pour le mal, & qu'il n'est jamais permis de faire le mal dans la vue du bien » » (P, II, 222). Au moment de la mort d'Arnold, Patty, la femme de chambre de Sidney, écrit : « I always prayed for her prosperity, but, madam, God is pleased to order things otherwise than we poor silly mortals think the best » (S, 283). Patty cite Isaïe 55, 8 : « For my thoughts are not your thoughts, neither are your ways my ways, saith the Lord » (*Holy Bible*, 1682). Texte de *La Sainte Bible*, 1730 : « Car mes pensées ne sont pas vos pensées ; & mes voies ne sont pas vos voies ». La traduction de Prévost suit de près le texte anglais : « J'ai toujours prié le ciel pour leur prospérité ; mais il lui a plu, Madame, d'en ordonner tout différemment de ce qui nous paroît le mieux, à nous autres, pauvres & aveugles Mortels » (P, III, 135). Autre exemple : « she longs to be released, and to receive that reward of her righteousness, which cannot be obtained on this side of the grave » (S, 330). Texte sacré : « So that a man shall say, Verily there is a reward for the righteous » (*Holy Bible*, 1682, Psaumes 58, 11). Texte français du psaume (*Sainte Bible*, 1730, Psaumes 57, 12) : « L'homme dira alors : Puisque le juste retire du fruit de sa justice il y a sans doute un Dieu qui juge les hommes sur la terre ». Au lieu de citer la Bible, Prévost suit le texte anglais, si bien que l'allusion au texte sacré disparaît : « Je la vois languir, de l'impatience d'être soulagée & d'obtenir la récompense de ses vertus, qu'elle ne peut espérer de ce côté du Tombeau » (P, III, 265-266). Enfin, Sidney explique à Cecilia : « and that he will soon permit me to return to the dust from which I came » (S, 459). Elle fait allusion à *Écclésiaste* 3, 20 : « and all turn to dust again » (*Holy Bible*, 1682). Prévost suit le texte anglais (« & qu'il me sera bientôt accordé de rentrer dans la poussière dont je suis sortie », P, IV, 319), alors que le texte sacré aurait pu être l'occasion d'un raccourci dramatique : « Ils ont tous été tirez de la terre, & ils retourneront tous dans la terre » (*La Sainte Bible*, 1730). Pour rendre justice à Prévost, il faut signaler que Robinet brouille davantage les pistes. Enfin, parfois, l'allusion à la Bible est si discrète dans le texte anglais que, même en le suivant de près, Prévost renvoie lui aussi au texte sacré : voir S, 12 (1 *Cor.* 10, 10) ; P, I, 5 ; S, 188 (*Exode* 12, 36) ; P, II, 223 ; S, 353 (*Job* 23, 10) ; P, IV, 26.

¹¹¹ « Why truly with me, replied the undaunted Jezebel » (S, 173) ; « moi, répliqua l'Effrontée » (P, II, 180). Mais Robinet gomme davantage l'allusion en écrivant que Madame Goring répondit : « avec impudence » (R, II, 59).

¹¹² Cela explique sans doute que Prévost précise à une occasion qu'il cite la Bible, ce que ne fait pas Frances Sheridan : « And, lifting up her eyes, Thou host turned the hearts of enemies to the wisdom of the just » (S, 233), écrit-elle, sans signaler qu'elle cite Luc 1, 17. Prévost : « Ensuite elle a cité le passage du Prophète, qui loue Dieu d'avoir tourné le cœur des Pêcheurs à la sagesse des justes » (P, III, 5).

¹¹³ En anglais, M. Ware, qui poursuit de ses assiduités la fille de son ami, est « a very base man » (S, 398). Pour Prévost, il n'est qu'un « homme très vil » (P, IV, 152). Pour sa part, Robinet écrit qu'il « avoit des desseins peu honnêtes » (R, III, 224). Toutefois, après sa tentative de viol, le « vile man » (S, 401) devient un « misérable homme » (P, IV, 160), en français. Robinet ne qualifie pas alors l'homme, mais plus bas, il lui donne le titre d'« infâme »

sensible à tout ce qui touche les assises de la morale catholique¹¹⁴. Chez Frances Sheridan, les personnages se consultent eux-mêmes pour arrêter un jugement moral ou encore fondent celui-ci sur des principes personnels plutôt que sur des canons théologiques. Par exemple, pour rassurer sa mère, George dit de Faulkland : « I do not know *one* so unobjectionable, even in your strick sense of the word *morals*, as Mr Faulkland » (S, 20). L'idée que les normes morales varient au gré des personnes a dû gêner Prévost, qui donne à la morale des assises plus objectives : « il n'y en a pas un dont les mœurs, dans le sens le plus étroit de ce terme, soient aussi parfaitement réglées que celles de mon cher Falkland », soutient George, en français¹¹⁵. On ne s'étonnera pas qu'un jugement, aux assises abstraites en anglais¹¹⁶, se rattache aux « principes naturels de la morale¹¹⁷ », en français, ou encore que Prévost retire en partie à Sidney le droit de juger, qu'elle exerçait en anglais¹¹⁸.

Les conceptions morales de Prévost et de Frances Sheridan divergent aussi sur un autre plan. Soupçonnée d'infidélité par son mari, Sidney prend Dieu à témoin :

I call that Being to witness, who knows the secret of all hearts, that since I have been his wife, I have never, even in thought, swerved from that perfect and inviolable fidelity which I vowed him (S, 233).

Prévost traduit le passage¹¹⁹, mais omet la réflexion qui suit :

(R, III, 230).

¹¹⁴ Sur ce plan, il est intéressant de noter que Prévost traduit le terme « mind » par « âme » : Sidney, qui doute de l'amour de Mlle Burchell pour Faulkland, écrit : « I think they could not proceed from a virtuous mind » (S, 154). Traduction de Prévost : « il me semble, ma chère, qu'ils ne peuvent procéder d'une âme vertueuse » (P, II, 128). Le siège de la vertu s'est déplacé de la conscience individuelle à l'âme, qui relève de Dieu. Robinet choisit aussi le substantif « âme » (R, II, 6).

¹¹⁵ P, I, 29. Texte de Robinet : « je ne sais point de mœurs plus épurées, dans la rigueur du terme, que celle de Mr. Faulkland » (R, I, 43). A l'instar de Prévost, il donne des assises plus objectives à la morale.

¹¹⁶ « When we might (morally speaking) say his virtues *ought* to have been rewarded » (S, 6).

¹¹⁷ « & cela dans une conjoncture, où, suivant tous les principes naturels de la morale, on peut dire que tant de vertus devoient être récompensées » (P, I, x). Texte de Robinet : « dans le temps & les circonstances où, moralement parlant, on devoit s'attendre à voir ses vertus dignement récompensées » (R, I, 4). Tout en suivant de près le texte anglais, Robinet remplace le pronom « nous » par le pronom indéfini « on ».

¹¹⁸ De lady Grinston, Sidney écrit : « She is mistaken, if she thinks that austerity is necessary to christianity » (S, 77). En français, son jugement est moins péremptoire : « il me semble qu'elle se trompe beaucoup, lorsqu'elle juge l'austérité nécessaire au Christianisme » (P, I, 194). Texte de Robinet : « Elle se trompe, si elle croit que la dureté soit une vertu du Christianisme » (R, I, 207).

¹¹⁹ « J'atteste l'Être, qui connoit le secret des cœurs, que depuis l'instant de mon mariage, toutes mes pensées & toutes mes actions se sont uniquement rapportées à la mériter » (P, III, 4).

What then must have been my sufferings, deprived of his love, cast out from his house, and branded with the dreadful name of an adulteress ? For where is the difference between the intention, and the act ? To me there is no distinction, and the husband must be gross that makes one¹²⁰.

La remarque de Sidney va à l'encontre de l'éthique catholique, qui distingue l'intention de l'acte¹²¹. A la fin du roman, Prévost intervient encore une fois sur la même question. Alors qu'elle se demande si elle a déjà « murmuré contre les décrets de la Providence » ou « été une rebelle impie », Sidney ajoute : « si je puis répondre non, mon cœur est innocent ; pourquoi suis-je donc marquée pour l'objet de la vengeance (*sic*) du Ciel ? » (P, IV, 310). Dans la version originale, le discours de Sidney est différent :

Cecilia ! have I been a murmur at the decrees of providence ? have I been an impious repiner when heaven has poured down its wrath upon my head ? if not, why am I marked out for divine vengeance ?¹²²

En anglais, elle ne fait allusion qu'à des manifestations concrètes de révolte. L'allusion à la pureté du cœur est un ajout de Prévost, qui fonde l'innocence du personnage autant sur ses intentions que sur ses gestes¹²³.

L'éthique de chacun des deux écrivains repose sur une relation différente à Dieu. Là où, en anglais, « God does not estimate things as we do » (S, 7), en français, c'est au « grand Juge [qui] voit les choses humaines, d'un autre œil que nous », que les personnages ont affaire¹²⁴. La perception de Dieu est différente. « It is ignorant, as well as sinful, to arraign his providence », explique une « vieille dame » au début du récit. Le crime prend une valeur plus grave chez Prévost : « il seroit non-seulement criminel, mais insensé, d'accuser sa providence¹²⁵ ». Chez Frances Sheridan, la relation à Dieu relève d'une quête personnelle, alors que chez Prévost, c'est à un « Juge » qui impose sa loi que les personnages doivent se soumettre, voire à un être hors de portée.

¹²⁰ S, 233. Le passage est traduit par Robinet (R, II, 235-236).

¹²¹ Distinction traditionnelle entre *finis operis* et *finis operantis*, entre « le terme réel de l'action et la fin que se propose le sujet qui agit » : voir Heinz-Joachim Fisher, article « Intention », dans Marcel Viller (sous la direction de), *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique. Doctrine et histoire*, Paris, Beauchesne, 1971, VII/2, p. 1838-1858.

¹²² S, 455. Robinet traduit exactement le texte anglais, sans l'ajout de Prévost (R, III, 365).

¹²³ Voir F. Deloffre et R. Picard, « Introduction », dans Prévost, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, Paris, Garnier Frères, 1965, p. cvi-cviii.

¹²⁴ P, I, xv. Robinet écrit : « Que les jugemens de Dieu sont très-différens des nôtres ! » (R, I, 8).

¹²⁵ P, I, xv. Texte de Robinet : « Il y a autant d'ignorance que d'injustice à vouloir juger des dispensations d'une providence que nous ne concevons pas » (R, I, 8).

Dans la version anglaise, les personnages s'adressent directement à Dieu, en français, celui-ci semble hors d'atteinte. Lorsque Dorothy Bidulph tance son fils qui veut influencer Sidney, elle lui dit : « Let her, in the name of God, follow the dictates of her duty » (S, 242). Dieu disparaît en français : « ne l'empêchez pas, je vous en supplie, de suivre les inspirations de son devoir¹²⁶ ». Après le retour de son cousin, Sidney écrit à Cecilia : « I have a wonderfull incident to relate to you ! you, my Cecilia, I know will join with me in admiring and praising God for his gracious providence ! » (S, 356) En français, c'est « pour admirer & bénir les miséricordieuses dispensations de la Providence » que Sidney prie son amie de se « joindre » à elle¹²⁷. Le Dieu de Prévost n'est pas celui de Frances Sheridan : « I will, therefore, wait with patience, till God, in his own time, shall raise me from the state of humiliation into wick I am fallen », écrit Sidney (S, 158). « J'attendrai donc avec patience que le Ciel, dans le temps fixé par ses impénétrables décrets, me relève de l'état d'humiliation où je suis tombée », traduit Prévost¹²⁸.

N'est-ce pas, en dernière analyse, leur conception de la grâce qui distingue Frances Sheridan et Prévost, comme elle l'a été à l'origine du schisme entre protestants et catholiques ? En anglais, Arnold « a » la grâce¹²⁹ ; en français, elle « tombe » du ciel¹³⁰. Aussi, pour Frances Sheridan, l'être humain est-il responsable de sa conduite et de sa vie : « but I will, as far as lies in my power, disappoint the malice of my stars » (S, 127), écrit Sidney. En français, l'allusion à son « pouvoir » disparaît¹³¹. A la fin du roman, Cecilia écrit de Sidney qu'elle « was heigtened by religion into an almost saint-like meekness and humility » (S, 466). En même temps qu'il juge excessive la comparaison de Sidney à une sainte, Prévost ajoute une allusion aux décrets du Ciel, absente du texte anglais : Sidney « étoit élevée par la Religion, à l'ordre le plus sublime de soumission aux décrets du Ciel, & de renoncement à ses propres inclinations » (P, IV, 335). En passant de l'anglais au français, le rôle de l'être humain se transforme. Chez Frances Sheridan, les

¹²⁶ P, III, 27. Formulation fort heureuse chez Robinet : « Laissez-la, au nom de Dieu, suivre ce que lui prescrit son devoir » (R, II, 262).

¹²⁷ P, IV, 35. C'est « pour admirer & louer la Providence céleste qui préside à nos jours » que Cécile convie son amie, dans la traduction de Robinet (R, III, 122).

¹²⁸ P, II, 138-139. « J'attendrai patiemment l'heure que Dieu a marquée pour me faire sortir de l'état d'humiliation & de peine où sa providence m'a laissée tomber, sans-doute pour sa gloire & pour mon plus grand bien », écrit Robinet (R, II, 17).

¹²⁹ « If your husband has grace », dit la mère de Sidney à sa fille, « you shall both be happy together as I can make you » (S, 242).

¹³⁰ « Si la grace est tombée d'en haut sur votre mari, vous serez heureux ensemble, autant que le secours de mon bien y pourra contribuer » (P, III, 28). Habilement, Robinet écrit : « Si votre mari se convertit » (R, II, 363).

¹³¹ « Mais je n'épargnerai rien, pour eluder la malignité de mon étoile » (P, II, 80). Robinet : « Mais je dissimulerai : plus forte, s'il se peut, que le sort qui me persécute, j'en corrigerai l'injustice » (R, I, 371).

personnages assument leur vie, tout en tentant de la modeler. Chez Prévost, impuissants à changer leur destin, ils se soumettent aux décrets impénétrables d'une Providence et c'est dans cette soumission qu'ils trouvent leur grandeur :

L'unique source de son héroïsme avoit été la Religion, dont les principes bien entendus avoient eu la force de la soutenir dans les plus cuisantes adversités. En réfléchissant sur ses souffrances, dont le nombre & l'amertume faisoient sa propre admiration, elle s'étoit persuadée, comme on l'a vû dans ses Lettres, que le Ciel l'avoit choisie pour servir d'exemple ; & j'ai souvent remarqué, non-seulement que cette pensée servoit à la consoler, mais qu'elle élevoit merveilleusement son ame, en augmentant les efforts pour répondre à la grandeur de sa destination. Dans les dernières parties de sa vie, qui furent obscurcies par quantité de nouvelles infortunes, elle n'eut plus d'autre consolation ; & son exemple fait voir, en effet, que ce n'est pas sur terre que la vertu doit attendre ou chercher sa récompense ¹³².

La traduction, fort libre¹³³, modifie le sens du roman, en plus de conférer à Sidney une grandeur tragique qui la rapproche des héros prévostiens.

Chez Frances Sheridan, les personnages racontent leur vie en même temps qu'ils la modèlent, par l'écriture. De là la forme du journal comme mode d'expression, partant comme mode d'être. Mais le journal, qui inscrit la liberté au cœur de l'être, en plus de laisser peu de distance entre les événements et la réflexion qu'ils appellent, ne saurait convenir à Prévost, qui cherche dans le passé de ses personnages un fil d'Ariane qui le transforme en destin exemplaire. Aussi, trahit-il le texte de Frances Sheridan, autant au nom d'une éthique qu'au nom de ses conceptions littéraires.

¹³² P, IV, 334-335. A titre de comparaison, nous produisons la traduction de Robinet : « La Religion, la source du vrai héroïsme, qui l'avoit soutenue dans ses malheurs, lui en fit perdre peu à peu le souvenir. Si quelquefois elle s'en souvenoit, ce n'étoit que pour remercier la Divine Providence de l'avoir éprouvée si constamment, & marquée, pour ainsi-dire, au coin de l'adversité, qui est celui des enfans de Dieu. C'étoit dans cette pensée, bien consolante pour une ame aussi pure que la sienne, qu'elle se permettoit de réfléchir sur le passé. De nouvelles calamités affligèrent ses derniers jours, & on peut dire qu'elle ferma autant les yeux à la douleur qu'à la vie » (R, III, 391-392).

¹³³ Texte original anglais : « That only source of true heroism of soul, religion, had all along supported, and prevented her from sinking under the most trying afflictions. Many and bitter were the sufferings she had already endured ; but she was, to use her own words, *Set up as a mark* ; and the deep afflictions that still pursued her, and clouded even her latter days with misfortunes, may serve to shew that it is not *here* that true virtue is to look for its reward » (S, 466).